

Jacques et Paulette Averbuch :
le frère, diacre,
et la sœur partagent
prière et apostolat.



À 5 heures du matin,
le 17 juillet 1942,
deux agents
font irruption...

Paulette, Jacques et Marcel Averbuch échappent par miracle à la déportation

Ils étaient entrés à “La Bonne Presse” ; ils en sont sortis pour des raisons qui leur appartiennent, mais ils restent fidèles à l’entreprise et sont, parmi les anciens, les plus assidus aux rencontres. Jacques et Paulette Averbuch sont bien présents. Et d’une manière très particulière pour Jacques puisque, diacre, il lui est souvent demandé de concélébrer et de donner l’homélie.

Leur nom est sinistrement gravé sur un mur : celui du musée de la Shoah, dans le quartier du Marais, à Paris, tout près de la synagogue... Leurs parents étaient, un certain 17 juillet 1942, montés dans un autobus... Sans en connaître la destination...

Le frère et la sœur ont bien voulu nous faire part de quelques souvenirs. Avec sobriété, mais non sans émotion.

Le père, benjamin d’une famille qui comptait dix enfants, était venu en France, de sa Pologne natale, en 1910, avec sa sœur, l’unique fille de la fratrie. Elle avait 22 ans, il en avait 11. Léon, qui s’appelait encore Leybiche, allait rencontrer à Paris celle qu’il épouserait, Golda, devenue Lorette. Polonaise elle aussi. Jacques et Paulette se souviennent

de leur tante et de son fils Max, mais savent peu de choses de la famille : “On ne parlait pas devant les enfants”. Le foyer de Léon et Lorette menait une vie sans histoire, comme toutes les familles de ce quartier du 18^e arrondissement. Jacques et Paulette gardent de leur père le souvenir d’un homme très bon, invitant les gamins traînant dans la rue à venir partager le goûter de ses enfants (ce qui a valu à Paulette la tuberculose que l’on appelait alors le mal de Pott). La mère était belle et “soignait sa beauté” : “Quand nous étions invités, elle était toujours la dernière prête, au risque de nous mettre en retard !”

Tout bascule

1939. Léon envoie sa femme – enceinte – et les enfants à Châteaubriant, en Loire-Atlantique, où des familles accueillent les réfugiés. Ils seront reçus par M. et Mme Roul, et Mme Averbuch accouchera du petit Marcel à la maternité d’Issé, tout près. Léon, démobilisé, rappelle sa famille à Paris en septembre 1940. La vie reprend. Jusqu’à ce 17 juillet 1942 où tout bascule...

Il est 5 heures du matin lorsque deux agents de la police française en civil, font irruption dans l’apparte-

ment. Ils prient la famille de les suivre : “Les enfants avec les parents !” Sur la liste, il manque un nom, celui de Paulette. Pourquoi ne figure-t-il pas sur cette liste ? Nul ne le saura jamais. Mais Paulette tient à accompagner les siens qui, comme beaucoup, n’ont pas de crainte puisque, se disent-ils, “nous n’avons rien à nous reprocher”. Le nom manquant sur la liste fera le salut des enfants. Hésitant devant l’anomalie, l’un des agents – conscient sans doute du sale travail qu’il faisait, pense Jacques – demande ce que l’on fait de la jeune fille “qui est la sœur, mais n’est pas mentionnée”. L’officier allemand, après avoir dit que les enfants suivent les parents, décide que l’on verrait plus tard pour les enfants”. Un dernier signe aux parents et les trois frères et sœur rentrent à la maison... “Tout s’est joué en une fraction de seconde”, se souviennent-ils. C’était rue du Mont-Cenis, en face de la mairie...

**“Venez donc chez nous,
nous vous attendons”**

Paulette, qui fut toujours, dans sa générosité candide, l’ange gardien de la famille, télégraphie à Châteaubriant ! La famille Roul n’hésite

pas. Un "Venez, nous vous attendons" arrive par retour de télégramme. Ceux qui ne se savaient pas encore orphelins reviennent donc dans cette famille, au sein de laquelle ils vont mener la vie normale de tous ceux de leur âge jusqu'en 1946, sans être objet de curiosité, sans être jamais inquiétés.

Jacques a 12 ans. Il suit sa scolarité au collège Saint-Joseph et commence à travailler à 14 ans, chez un notaire, puis grâce au maire, M. Huard – qui sera déporté avec sa femme – il entre à la mairie, au service des cartes d'alimentation. Paulette, déjà bachelière et qui, de surcroît, possède un très bon anglais, est tout de suite engagée comme stagiaire, puis secrétaire bilingue par l'entreprise Huglo (fabrique d'aspirateurs industriels). Les Huglo, eux-mêmes réfugiés d'Amiens, seront, pour les jeunes Averbuch, d'incomparables amis. Le petit Marcel, qui avait 2 ans et demi

née avec une affectueuse et rude autorité.

Une générosité pétrie de respect

Trois prêtres dans une famille peut laisser à penser qu'une influence a pesé sur les jeunes Averbuch. Non. La générosité des Roul était pétrie de respect. Le jeune Jacques a personnellement souhaité entrer dans la communion catholique. Il reconnaît, honnêtement, qu'on ne peut jamais nier toute influence, mais il voulait être baptisé ; Paulette, d'ailleurs, l'avait été et fréquentait les Guides, sans que les parents y voient une trahison. Là aussi, le respect de la liberté spirituelle de leur aînée fut totale. Elle se souvient de certains détails de la première communion de Jacques, de sa confirmation ; elle a suivi avec attention et effacement le cheminement de ses frères. Pour le "petit", d'ailleurs, elle peut être considérée

cependant, trouvé très vite par des relations indirectes, un emploi à la JOC : "Je ne connaissais absolument pas le milieu, ne savais pas ce qu'était le mouvement". Mais de ce moment professionnel, elle garde un bon souvenir.

Jacques, quant à lui, entrera au séminaire. Un an à Montmélian, en Savoie, comme vocation tardive, puis trois ans à Morsang-sur-Orge – trop jeune pour ces établissements, mais trop âgé pour le petit séminaire, il s'est trouvé décalé par rapport à ses condisciples largement adultes. Qu'importe, il poursuivra durant deux ans ses études au grand séminaire d'Issy-les-Moulineaux, toujours en région parisienne. Un accroc de santé l'envoya au grand séminaire d'Aix-en-Provence, où il restera un an. Mais sa santé ne s'en améliora pas et il comprit que, sans doute, sa vocation était ailleurs...

Durant ces années de formation, les rencontres ont été nombreuses, mais il y en a une qui s'avère avoir été prémonitoire : un certain Jacques Delarue croisa sa route... Il a été, on s'en souvient, le premier évêque de Nanterre.

Sorti du séminaire, Jacques Averbuch fit d'abord des travaux de manœuvre, puis il reprit des études et trouva un poste dans la comptabilité, ce qui lui valut, toujours à travers des relations indirectes autant qu'inattendues, d'arriver rue Bayard.

Jusqu'au bout, l'attente du retour

La suite de leur histoire est celle de tous ceux qui ont tout perdu, famille, domicile... tout, sauf le lien indéfectible qui unit la fratrie. Les deux aînés, Paulette et Jacques, mèneront leur jeune frère jusqu'à son envol vers un mariage heureux. Trois enfants et sept petits-enfants font la fierté et le bonheur de ces êtres que la douleur aurait pu replier, durcir. Mais aujourd'hui, Jacques, diacre permanent du doyenné de Boulogne-Billancourt depuis son ordination en 1994, nous dit : "Nous avons jusqu'au bout espéré, attendu le retour de nos parents, avec un sentiment de culpabilité envers eux... Mais aujourd'hui, je me dis que le sacrifice de nos parents



Jacques Averbuch, au troisième rang, en haut, à gauche, à 14 ans, lors de sa dernière année au collège Saint-Joseph, à Chateaubriant.

au moment de l'arrestation de ses parents, est en nourrice à la Grenouillère, dans les environs immédiats de Chateaubriant. Il revient tous les week-ends "à la maison", dans le petit appartement que les Roul avaient aménagé au dernier étage. Il est resté avec Paulette et Jacques lorsqu'il a eu l'âge d'entrer à l'école maternelle. Les trois vivaient du salaire de Paulette et des allocations de réfugiés. Mme Roul, qui a mis au monde six enfants dont trois seront prêtres, gouverne la maison-

comme sa maman.

Le retour à Paris se fera en septembre 1946. Leur immeuble a été détruit par un bombardement américain... 36 morts. Une fois de plus ils auront échappé au malheur.

Sans maison, sans famille, sans travail... Mais la Providence veillait. Pendant un temps, chacun a vécu dans un foyer – Marcel en pension – et leur lieu de rendez-vous était le quai du métro ! Le foyer de Paulette était, en effet, strictement réservé aux femmes. Elle avait,

●●● nous protège, il porte ses fruits comme le grain de blé en terre. Je n'éprouve aucun ressentiment. Je suis heureux d'être diacre, heureux de vivre ainsi le quotidien des gens. Je sais chaque jour un peu mieux que dans chaque mort il y a une résurrection".

Paulette, sa sœur aînée, qui partage sa vie, sa prière et son apostolat, approuve et ajoute : "Nous avons reçu beaucoup de grâces. À travers ce que nous avons vécu, j'ai appris le pardon". Tous les deux souhaitent ardemment que la cause des Roul soit introduite

et que leur soit obtenue la reconnaissance comme *Justes*. Ce serait un grand bonheur pour le seul de leurs enfants encore vivant, Paul, un prêtre maintenant âgé de 87 ans et qu'ils rencontrent régulièrement lors de séjours dans la région nantaise.

Recueilli par Andrée Penot

Le musée de la Shoah et son mémorial aux 77 000 noms

Sortant de l'église Saint-Gervais, en quelques pas, par la rue du Grenier-sur-l'eau – souvenir des nombreuses inondations de ce quartier parisien du Marais – nous arrivons à un autre sanctuaire, celui du souvenir... : le musée de la Shoah.

Disons, d'abord, avant d'entrer dans le vif de notre visite, que ce lieu est aussi un centre de documentation, un lieu pédagogique (l'une des publications de Bayard, "Okapi", a réalisé un dossier avec ce centre) ouvert à tous, une bibliothèque, des archives... Tout ce que l'on peut rechercher sur l'histoire de la persécution depuis le III^e Reich se trouve là.

Mais ce lieu est aussi un mémorial. Et c'est un immense diaporama qui accueille le visiteur : photos du bonheur, de la jeunesse, de la petite enfance... avec deux dates, souvent proches l'une de l'autre ! On ne commente pas de telles images, elles parlent d'elles-mêmes.

Un guide, jeune encore, parle avec beaucoup de détachement de l'histoire, mais avec une précision implacable. Ses commentaires des documents exposés n'en sont que plus impressionnants. Il nous laisse souvent contempler en silence les photos, coupures de journaux, petits films, puis il indique, en quelques mots, un endroit particulièrement parlant. Ainsi cette petite pièce où sont rangées et classées toutes les fiches des déportés. Elles proviennent de la Préfecture de Police et c'est le président Chirac qui a pris l'initiative de les confier au musée, alors qu'elles étaient destinées à la destruction. Combien de milliers de noms figurent là, sur ces fiches jaunies ?

77 000 de ces noms sont gravés sur des murs extérieurs, dont le pied est perpétuellement et sobrement fleuri. Ce nombre, pourtant impressionnant, ne représente que les déportés d'Ile-de-France. Pour des raisons administratives, certaines régions dépendaient d'autres pays tel que la Belgique. Un jour, d'autres noms viendront sans doute s'ajouter à ces 77 000 ! Ce n'est pas sans émotion que nous relevons le nom Averbuch parmi cette impressionnante liste...

C'est profondément ému, bouleversé même, que l'on sort de ce mémorial, ayant l'étrange impression d'avoir rencontré ceux-là même dont on découvre la mort... Peut-être est-ce là, vraiment, la vocation d'un mémorial...

Cecile AUFRECHTER 1928 • Meta AUERBACHER 1893 • Salomon AUERBACHER 1886 • Salomon AUGAPFEL 1901 • Kaseuel AUGAPFEL 1898 • Toni AUGENREICH 1914 • Raphaël AUGUST 1904 • Abram AUGUSTOWSKI 1898 • Basia AUGUSTOWSKI 1922 • Isaac AUSLERNER 1940 • Hélène AUSLERNER 1934 • Macha AUSLERNER 1933 • Pinkus AUSLERNER 1910 • Samuel AUSTEIL 1895 • Frank AUSTERLITZ 1906 • Gustave AUSTERLITZ 1893 • Sarah AUSZENKIER 1923 • Haim AVAYON 1881 • Boris AVERBOUCH 1898 • David AVERBUCH 1906 • Leibich AVERBUCH 1899 • Lidy AVERBUCH 1900 • Edouard AVERG • Jacob AVIGDOR 1909 • Rachel AVIGDOR 1877 • Vitalis AVIGDOR 1904 • Hantza AVINELE • Jean AVRAM 1909 • Leiba AVRAM 1890 • Léon AVRAM 1878 • Moïse AVRAM 1881 • Moïse AVRAM 1889 • Sara AVRAM 1890

Sur l'un des murs, le nom des Averbuch, les parents déportés sans retour de Paulette, Jacques et Marcel.